

Chapitre I

Le déhanchement de la lionne captait l'attention de Philippe. Ses allées et venues à travers les rayons rendaient l'inventaire de la librairie Liberté moins fastidieux. Il restait cependant trois rayons à classer, un nouvel arrivage à installer, trois caisses d'invendus à refourguer à un collègue de la rue Saint-André-des-Arts et deux cartons de livres rares à récupérer chez monsieur Garrot, un habitué du lieu. Philippe s'interrogeait sur la personne la mieux adaptée à cette mission. Ben, son associé, risquait d'y passer la journée. Félicie, son « intermittente », était plus sérieuse. Mais son absence assombrirait la Liberté. Les yeux de la féline hypnotisaient Philippe. Elle lui faisait face, derrière la caisse enregistreuse, les mains sur les hanches, la tête haute, le dos cambré. Ses lèvres pulpeuses bougeaient.

— Tu m'écoutes ?

— Quoi ?

— Où est-ce que je range les œuvres de Bakounine ?

— Je n'en sais rien.

— C'est quand même toi le patron.

— Ne me cherche pas, Félicie. J'ai toutes sortes de choses en tête. Bon, j'ai une mission à te confier.

— De quoi s'agit-il ?

— Tu vas aller chez Garrot récupérer une caisse de bouquins.

— Il habite où, Garrot ? Et je les ramène comment les bouquins ?

— Aristide m'a prêté sa bagnole. Tu la prendras. Quant à l'adresse de Garrot, la voici.

— C'est où ?

— Dans les Yvelines.

— C'est loin. Je ne serai pas de retour avant...

— Avant quinze heures maximum. L'inventaire doit être terminé pour dix-huit heures, ensuite on s'attaquera à la mise en rayon des nouveautés. Dois-je te rappeler que la boutique ouvrira ses portes demain, à dix heures pétantes ?

— Tu es un véritable esclavagiste, Philippe.

— Je n'ai pas le choix. Tu verras quand tu seras grande et que tu auras des responsabilités.

— Parce que je n'en ai pas peut-être ? Entre mes cours, le boulot...

— Allez, ne perds pas de temps. J'ai d'autres choses à faire.

— Tu es lourd !

— Je sais. Voilà les clés. La Coccinelle est garée dans la rue Malakoff, devant le tabac. Pour le chemin, tu ne t'inquiètes pas, c'est simple, tout est indiqué sur la feuille, tu as même le numéro de Garrot. Tu l'appelles en cas de problème. Surtout, tu prends la caisse de livres, tu la mets dans la voiture et s'il te demande le chèque, dis-lui que tu l'as oublié ici. Je le lui donnerai la semaine prochaine. Je suis à sec. Je ne peux pas faire autrement.

— T'es gonflé quand même.

— Epargne-moi tes réflexions, Félicie. Je ne suis pas d'humeur ce matin.

Philippe n'était jamais d'humeur. Toujours grognon, il aimait se plaindre et se faire plaindre. Félicie le connaissait par cœur. Elle ne s'offusquait plus des rebuffades de son patron et néanmoins ami. Elle sortit doucement du magasin, les clés en main, le sourire aux lèvres. Philippe l'observa quelques secondes. Il aimait contempler ses petites chevilles montées sur talons aiguilles.

Ce jour-là, le temps était beau sur tout l'Hexagone. Il y aurait bien, en fin d'après-midi, une vague dépressionnaire

sur la Bretagne et le Cotentin, mais rien d'extravagant. A Paris, le soleil paresseux se levait. Aussitôt au volant, Félicie alluma le poste de radio et changea de station. La jeune tigresse s'apprêtait à affronter la dure loi de la jungle qui sévissait sur le pavé parisien. Elle s'alluma une cigarette. Les artères de la ville se bouchaient. Pourquoi ? Une grève, peut-être ? Fenêtre ouverte, musique à fond et bouche en cœur, Félicie chantait à tue-tête en se dandinant.

Le quartier était blindé. L'occasion de s'échapper se présenta soudain. Félicie braqua à droite, passa la seconde et bondit. Rarement motorisée, elle faisait preuve d'une dangereuse inexpérience. Elle s'engouffra à vive allure dans ce qui n'était qu'une impasse et pila face à un haut mur de pierre. Aussi déterminée que gauche, elle fit une marche arrière un peu brusque et heurta de plein fouet une...

« Merde ! »

Jetant un coup d'œil dans son pare-brise, elle vit un pare-chocs de luxe collé au train de la Coccinelle. Désespérée, Félicie posa son front contre le volant du véhicule. Elle n'osait sortir voir les dégâts. Elle ouvrit la boîte à gants pour constater l'absence de papiers du véhicule.

De la Jaguar surgit une silhouette sombre. L'homme s'avança jusqu'à Félicie. Il frappa à la fenêtre jusqu'à ce que la jeune femme baissât la vitre.

— Vous êtes complètement folle ! Vous ne pouviez pas...

— Et vous ? Vous ne pouvez pas regarder où vous allez ? Je vous signale quand même que c'est une impasse et qu'il faut y aller doucement...

— Je sais, je suis riverain.

Félicie ouvrit la portière et sortit. Son interlocuteur se détourna d'elle pour mieux se concentrer sur les dégâts matériels. Silencieusement, il fit le tour de la Coccinelle et

de la Jaguar. Après quelques minutes d'impatience, Félicie rompit le silence.

— Bon, on fait quoi ? demanda Félicie.

— Un constat.

— Je n'ai pas de formulaire dans la voiture.

— Moi non plus. Mais, j'en ai chez moi.

— Je suis assez pressée.

— Nous n'en aurons pas pour longtemps.

— Je préférerais revenir plus tard.

— Vous avez les papiers du véhicule ?

Les yeux de Félicie s'embruèrent.

— Vous avez vos papiers ? Répéta-t-il.

— Vous êtes de la police ?

— Je ne veux pas être désagréable mais c'est la procédure. Je ne peux pas vous laisser repartir sans ces informations alors que vous avez abîmé mon pare-chocs.

— Où ? Il n'a rien, protesta Félicie.

— Vous plaisantez ! Et ça ?

— Une pauvre égratignure. Vous en verrez d'autres à Paris, mon petit bonhomme.

Félicie y alla au culot et salua le jeune homme, décidée à prendre la poudre d'escampette. L'automobiliste en colère saisit son bras et la menaça.

— Deux solutions s'offrent à vous. Soit vous partez et je porte plainte. J'ai votre numéro d'immatriculation et votre signalement, ainsi qu'un témoin, là-haut, à la fenêtre. Soit vous venez chez moi, on fait un constat et vous êtes libre dans un quart d'heure au plus tard. Qu'est-ce qui vous fait hésiter ?

— Je ne vous connais pas. Vous êtes peut-être dangereux.

— Mon nom est Bill Morgan. Et soyez rassurée, vous n'êtes pas mon genre.

— Très bien, dit Félicie piquée au vif. Allons-y ! C'est par où ?

— Au fond de l'impasse à droite. Passez devant moi, on se garera au deuxième sous-sol.

— On ne peut pas laisser les voitures ici ?

— Vous n'y pensez pas ?

— Bon.

La Coccinelle et la Jaguar s'engouffrèrent dans le parking souterrain. Elles se rangèrent côte à côte et leurs conducteurs en sortirent. Bill Morgan était à l'image de sa voiture : élégant, presque insolent. Sans dire un mot, le jeune homme ouvrit le passage à Félicie. Le trajet, vers et dans l'ascenseur, lui parut interminable. Ils accédèrent enfin à l'appartement de la victime. Le salon prenait l'ensemble du rez-de-chaussée. Face à l'entrée, un escalier de verre desservait deux autres niveaux. Une lumière incroyable se jetait depuis le ciel jusqu'au bar autour duquel Félicie et Bill s'installèrent.

Tandis que Bill sortait son dossier Assurance, Félicie contemplait la verrière, le parquet, l'agencement et les fabuleuses plantes qui ornaient le salon.

— Il vous plaît ?

— L'appartement ?

— Oui, l'appartement.

— Il est très beau.

Bill se mit à commenter les volumes. Visiblement, ce garçon prêtait beaucoup d'importance à l'apparence. Félicie nota un détail : aucun livre ne traînait, nulle part. Pas de bibliothèque au rez-de-chaussée. Par contre, deux murs étaient particulièrement fournis en matériel audio et vidéo. Des centaines de DVD. Des centaines de CD. Un écran gigantesque.

Bill avait trouvé cet appartement en répondant à une annonce de *Belles Demeures* :

Au dernier étage d'un ancien hôtel réhabilité, cet appartement atypique offre la configuration d'un atelier

d'artiste : séjour en double hauteur avec cuisine ouverte et chambre en mezzanine. Il est baigné de lumière et offre une vue dégagée typiquement parisienne. En bon état général, il offre un séduisant volume...

Mais Bill avait hésité. Il avait aussi flashé sur :

Véritable maison de campagne sur le toit d'un petit immeuble, cet appartement est réellement atypique. Ré-union de deux anciens lofts, il offre aujourd'hui deux réceptions en double hauteur avec une cheminée monumentale et de vastes espaces mezzanines...

Félicie l'écoutait à peine. Elle s'était levée pour regarder quelques photos encadrées. Des visages. Des portraits. En pied. En gros plan. Des jeunes. Des vieux. Un visage plus familier que les autres.

— Des amis ? De la famille ?

— Ma famille.

— Vous venez d'où ?

— New York. Ah, voilà, j'ai tout ce qu'il nous faut. Alors, vos nom et prénom, coordonnées, permis...

— Je suis vraiment désolée mais je n'ai que mon permis. La voiture est à un ami de mon patron.

— Appelons-le.

— C'est impossible. Il va me tuer.

— Mais non, son assurance couvrira les frais.

— Et s'il n'est pas assuré ?

— La voiture est volée ?

— Pas du tout. Je vous le répète, la voiture est à un ami de mon patron.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Bill en tapotant des doigts sur la table.

— Je préfère éviter les paperasses et régler le litige à l'amiable. Je paierai un peu chaque mois.

— Comment puis-je en être assuré ?

— Laissez-moi vingt-quatre heures. Je vous laisse ma carte d'identité. Je vous promets de revenir demain, soit avec des papiers pour l'assurance, soit avec de l'argent.

Bill bouillait. Ses joues rougirent et son regard se noircit. Félicie éclata en sanglot.

Vers treize heures, le téléphone de la librairie retentit.

— Félicie ? Tu as vu l'heure qu'il est ? Tu es où ? J'ai eu Garrot au téléphone. Il t'attend.

— C'est bon. J'ai eu un empêchement.

— Tu es où ?

— Dans la mouise ! Ne m'attends pas. Je t'appelle tout à l'heure pour te raconter.

— Ce n'est pas lié à la voiture, quand même ?

— Non, non. Ne t'inquiète pas. Je suis devant la maison de Garrot, je récupère les livres et j'arrive.

— Tu as l'air bizarre.

— Je suis épuisée.

— Tu veux qu'on se retrouve chez toi ce soir ? Au point où nous en sommes, je n'ai aucune illusion sur ton retour.

— Oui. Viens quand tu peux.

Philippe raccrocha énervé et passa machinalement ses nerfs sur Ben.

Le soir venu, Félicie regagna son studio, passage des Soupirs. Elle n'était pas d'humeur à se laisser distraire. Elle se rongea les sangs et ne comptait pas se délasser. Le cabossage de la Coccinelle la torturait. Pauvre Philippe ! Comment lui annoncer ? Heureusement, Crapule était là, fidèle, attentif. Il posa son regard sur sa maîtresse qui lui tendait la main. La langue de Crapule s'arrêta sur son index et Félicie se pencha pour se coller contre son tendre ami. Crapule avait le don de la consoler. Il se blotissait contre elle, posait sa tête sur ses genoux, y abandonnant au passage de nombreuses touffes de poils. Il

se frottait frénétiquement en ronronnant et le bruit rauque et doux endormait la jeune femme. Elle s'allongea sur son clic-clac, les yeux mi-clos, espérant retrouver le chemin spirituel de la paix du désert. Se souvenant d'une vieille méthode qu'elle avait lue en d'autres temps, pour accroître ses pouvoirs, elle rabâchait quelques phrases ésotériques.

« Je suis une rivière qui coule, coule, coule... je croise une rivière et me mêle... je suis une grosse rivière qui glisse, passe et dépasse les obstacles... je suis un fleuve puissant et large... »

Avant que Félicie n'atteigne l'océan, la sonnette retentit. Crapule ne bougea pas. Il s'était étalé de tout son long sur le ventre de sa métisse. Sa journée s'était écoulée paisiblement : croquettes, dodo, croquettes, petite course sur le toit, sieste au soleil sur la moquette, brise caressant fourrure, dodo, réflexion profonde sur le sens de la vie de chat et sur les rapports avec les autres mammifères (en particulier les souris), dodo et retour de Félicie. La sonnette retentit à nouveau.

— Tu m'ouvres ? hurla Philippe derrière la porte.

Félicie ouvrit. Son visage trahissait la fatigue.

— Qu'est-ce que tu fous ? Je t'ai appelée au moins vingt fois sur ton portable. Et là, ça fait au moins dix minutes que je sonne comme un dératé.

— Désolée, j'ai passé une sale journée. Je m'étais assoupie.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu nous plantes en plein inventaire et tu vas te coucher ? Tu es tombée sur la tête, ma parole ! Et puis, cette voix d'outre-tombe que tu avais tout à l'heure avant d'aller chez Garrot ? Je me suis inquiété, moi.

— A tort, Philippe.

— J'espère bien ! Je m'installe, si ça ne te dérange pas.

— Fais comme chez toi.

Philippe regardait avec dédain la moquette jonchée d'objets, d'habits et de papiers divers. Il semblait ne pas

trouver une place pour s'asseoir, au propre, au calme. Crapule tournait autour, le scrutant avec plaisir et jalousie. Philippe venait de troubler un moment très privilégié avec sa maîtresse.

— Tiens, Philippe, écoute cette chanson. Elle est pour toi.

— Tu peux traduire, s'il te plaît.

— Écoute !

— *I wanna be your dog*. C'est ça ?

— C'est ça.

— C'est une invitation ?

— N'exagérons rien.

Philippe aurait sans doute préféré continuer la conversation sur ce ton. Félicie choisit cet instant pour rompre le charme.

— En fait, j'ai eu un léger accrochage, dit-elle nonchalamment avant d'enchaîner sur des informations culinaires.

— Tu peux répéter plus doucement ? dit Philippe.

— La Coccinelle a eu un pet.

— La Coccinelle a eu un pet ? Comment ça, la Coccinelle a eu un pet ? Elle peut se foutre en l'air toute seule la Coccinelle ?

— Exactement.

— Elle est dans quel état ?

— Ça va. Franchement, c'est presque rien. C'est de la paperasse, c'est tout.

— De la paperasse ? Quelle paperasse ? La coccinelle n'est pas assurée. Comment veux-tu faire un constat dans ces conditions ?

— Tu es très perspicace, Philippe. J'admire ton sens des réalités.

Félicie récapitula sa journée. Le visage de Philippe s'ouvrait et se fermait. Ses yeux riaient avant de plonger dans l'inquiétude. L'incident avait beau n'être que matériel, c'était déjà de trop. D'autant que la Coccinelle

appartenait à Aristide, un compagnon de jeu de Philippe, désargenté et sans scrupule. Crapule observait, placide. Ce type de contingences lui échappait totalement et il s'en félicitait. La vie de chat avait des avantages.

Félicie avait passé la journée à contacter des amis susceptibles de l'aider : un fils d'avocat, une fille d'assureur, le service juridique gratuit des étudiants adhérents à la mutuelle, etc... Philippe l'écoutait. Il se pliait de douleur dans le canapé, les mains malaxant son crâne et son front. Sa journée à lui aussi avait été chaotique. Ben s'était trompé à maintes reprises dans les comptes. Il avait renversé de l'encre sur un précieux manuscrit. Deux créanciers s'étaient pointés au magasin. Une ancienne petite amie lui avait téléphoné pour l'insulter. Le nettoyage de Liberté n'était pas terminé. La vitrine n'était pas prête. Aristide avait réclamé sa voiture en milieu d'après-midi. Et voilà que Félicie lui annonçait une nouvelle catastrophe. Philippe avait faim, soif et besoin de tendresse. Il saisit Crapule dans ses bras pour un gros câlin mais l'agile félin lui administra un joli coup de griffe qui finit de le mettre en pétard.